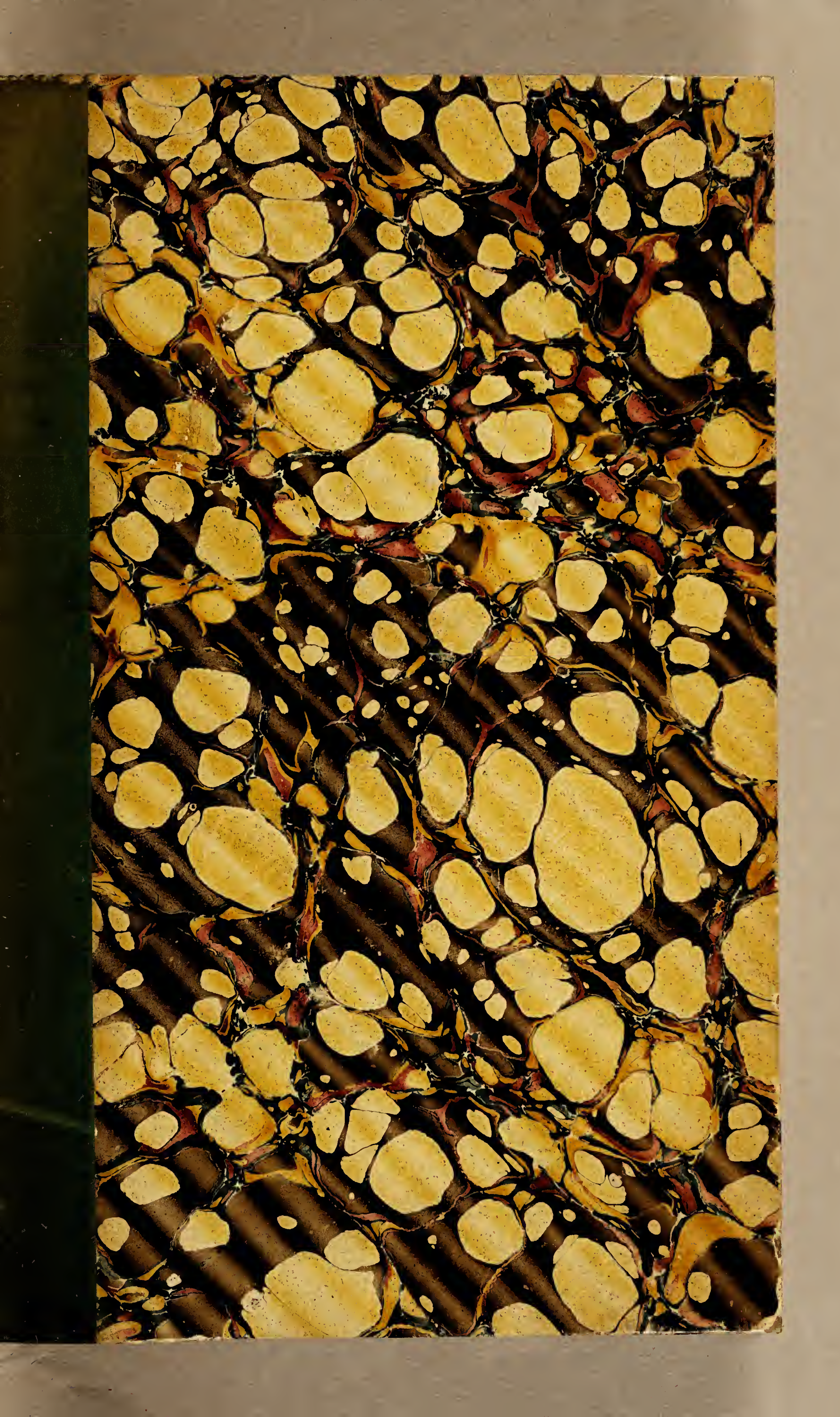




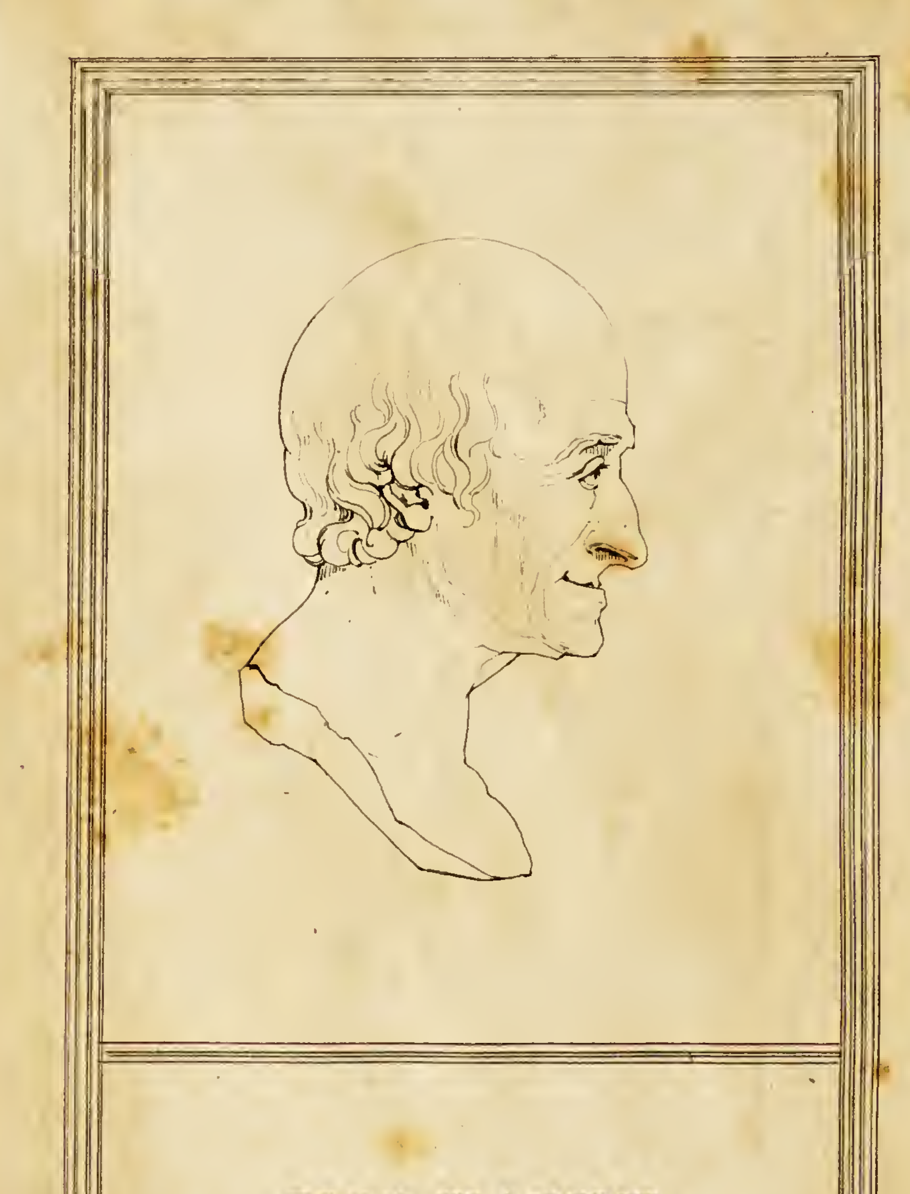
John Carter Brown.

Ent^d. Rich p. 53.

25.66

C

HIST. DE FRANCE.



VOLTAIRE.

Houdon fecit. *Landon direx.t*

ALZIRE,

OU LES

AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE

DE

M. DE VOLTAIRE,

Representée pour la premiere fois le 27. Janvier 1736.

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

DUREN. trad. de POPE.



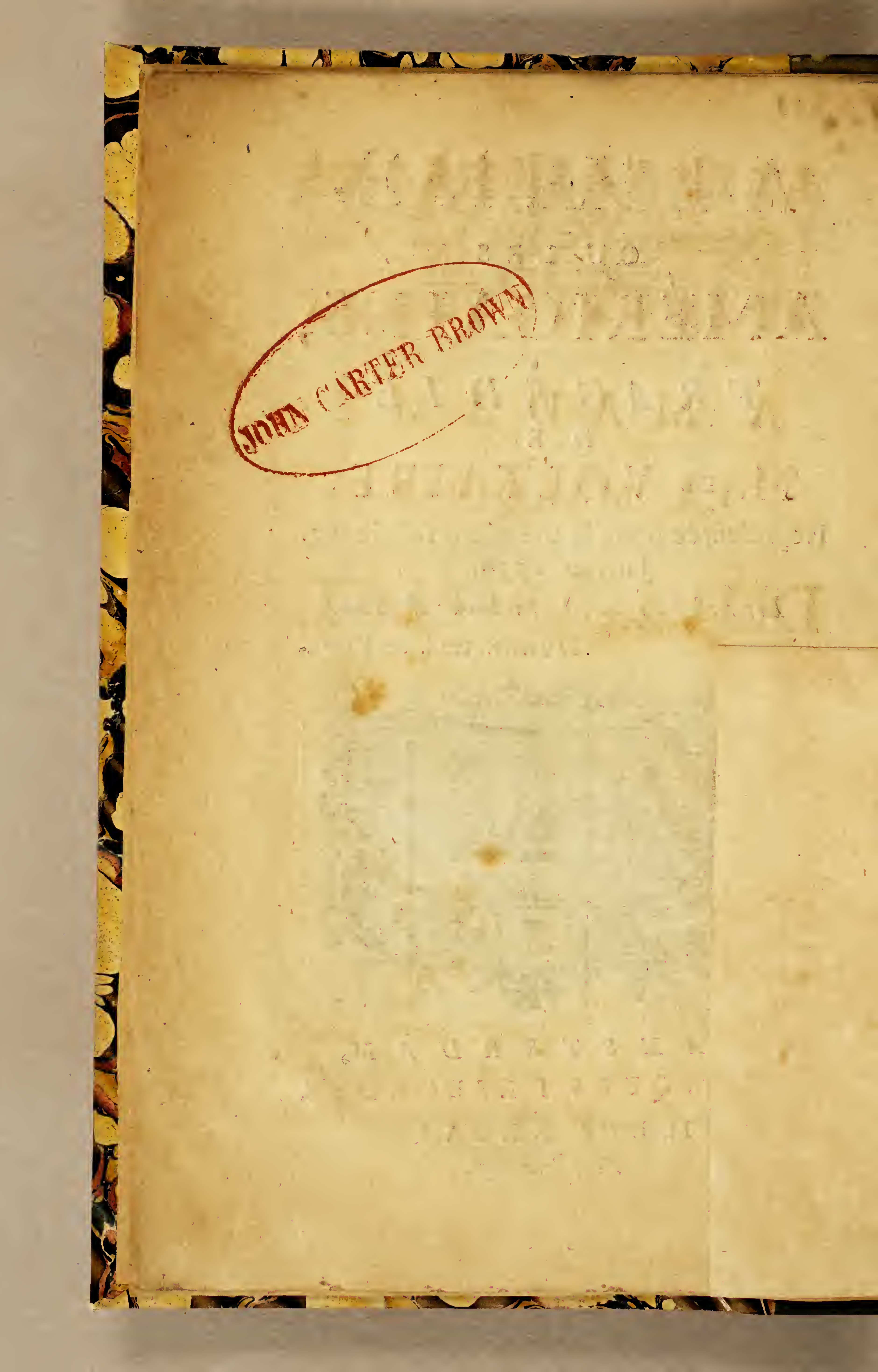
L. F. Du B. del. *Cl. Duflos fecit.*

A AMSTERDAM,

Chez JAQUES DESBORDES.

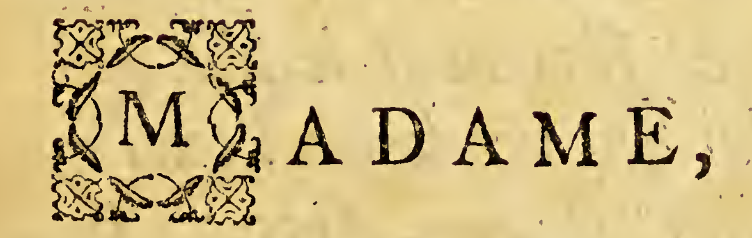
M. DCC. XXXVI.

Avec Privilège.


JOHN CARTER BROWN



A MADAME
LA MARQUISE
DU CHASTELET.



MADAME,

Quel foible hommage pour Vous, qu'un de ces Ouvrages de Poësie, qui

n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur passagere du Public, & à l'illusion du Théâtre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un Roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les Ouvrages de Géométrie avec la même facilité que les autres lisent les Romans ; devant celle qui n'a trouvé dans Locke, *ce sage Précepteur du Genre Humain, que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne, qui, née pour les agrémens, leur préfére la Vérité ?*

Mais, MADAME, le plus grand génie, & sûrement le plus desirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des Beaux-Arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se pri-

priver? Heureux l'esprit que la Philosophie ne peut dessecher, & que les charmes des Belles-Lettres ne peuvent amollir; qui sait se fortifier avec Locke, *s'éclairer avec* Clarke *&* Newton, *s'élever dans la lecture de Cicéron & de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile & du Tasse!*

Tel est votre génie, MADAME; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre Sexe & de votre Rang, à croire qu'on s'annoblit encore en perfectionnant sa raison, & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes pensoient déroger, & les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyoient nés que

pour la guerre, ou pour l'oisiveté; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Moliere & Despreaux ont jetté sur les Femmes savantes, a semblé, dans un Siècle poli, justifier les préjugés de la Barbarie.

Mais Moliere, ce Législateur dans la Morale & dans les Bienséances du monde, n'a pas assûrément prétendu, en attaquant les Femmes savantes, se moquer de la Science & de l'Esprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation; ainsi que, dans son Tartuffe, il a diffamé l'Hypocrisie, & non pas la Vertu.

Si, au lieu de faire une Satire contre les Femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despreaux avoit consulté les Femmes de la Cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ses Ouvrages, si bien travaillés, des graces & des fleurs qui

leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa Satire des Femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avoit appris l'Astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'Esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si Boileau vivoit encore, lui qui osoit se moquer d'une Femme de condition, parce qu'elle voyoit en secret Roberval & Sauveur, seroit obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumieres des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Dufay, & des Cleraut; de tous ces véritables Savans, qui n'ont pour objet qu'une Science utile, & qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre Nation. Nous sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un Poëte soit Phi-

losophe, & où une Femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier Siècle, les François apprirent à arranger des mots. Le Siècle des choses est arrivé. Telle qui lisoit autrefois Montagne, l'Astrée, & les Contes de la Reine de Navarre, étoit une Savante. Les Deshoullieres & les Daciers, illustres dans différens genres, sont venues depuis. Mais votre Sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le Livre charmant des Mondes, & les Dialogues sur la lumiere qui vont paroître, Ouvrage peut-être comparable aux Mondes.

Il est vrai qu'une Femme qui abandonneroit les devoirs de son état pour cultiver les Sciences, seroit condamnable, même dans ses succès. Mais, MADAME, le même esprit qui

mene

mene à la connoiſſance de la Vérité, eſt celui qui porte à remplir ſes devoirs.

La Reine d'Angleterre, qui a ſervi de Médiatrice entre les deux plus grands Métaphyſiciens de l'Europe, Clarke & Leibnits, & qui pouvoit les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les ſoins de Reine, de Femme & de Mere.

Chriſtine, qui abandonna le Trône pour les Beaux-Arts, fut une grande Reine, tant qu'elle régna. La petite fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'eſprit de ſon Ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle conſidération au ſang dont elle eſt ſortie?

Vous, MADAME, *dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles ſont votre occupation*

dans l'âge des plaiſirs. Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de ſoin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, *à chérir, à oſer cultiver les Sciences, quoique cette lumiere, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en ſecret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eſt devenue publique?*

Eh! pourquoi rougir de ſon mérite? L'eſprit orné n'eſt qu'une beauté de plus. C'eſt un nouvel Empire. On ſouhaite aux Arts la protection des Souverains: celle de la Beauté n'eſt-elle pas au-deſſus?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raiſons qui doivent faire eſtimer les femmes qui ſont uſage de leur eſprit, c'eſt que le goût ſeul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un

qu'un nouveau plaiſir, & c'eſt en quoi elles ſont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'eſt ſouvent par vanité, quelquefois par interêt, que nous conſumons notre vie dans la culture des Arts. Nous en faiſons les inſtrumens de notre fortune; c'eſt une eſpèce de profanation. Je ſuis fâché qu'Horace diſe de lui:

(*) L'Indigence eſt le Dieu qui m'inſpira des Vers.

La rouille de l'Envie, l'artifice des Intrigues, le poiſon de la Calomnie, l'aſſaſſinat de la Satire (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) deshonorent parmi les hommes une profeſſion qui par elle-même a quelque choſe de divin.

Pour moi, MADAME, qu'un penchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance, je me ſuis dit de bonne heure

(*) *Paupertas impulit audax ut Verſus facerem.*

heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce Consul Romain qui fut le pere de la Patrie, de la Liberté & de l'Eloquence. (*) „*Les* „ *Lettres forment la Jeunesse, &* „ *sont le charmes de l'âge avancé.* „ *La prospérité en est plus brillante.* „ *L'adversité en reçoit des consolations; & dans nos maisons, dans* „ *celles des autres, dans les voyages,* „ *dans la solitude, en tous tems, en* „ *tous lieux, elles font la douceur de* „ *notre vie.*

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à présent, MADAME, *je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le*

(*) *Studia Adolescentiam alunt, Senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la Vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux, mais enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrece, ce Poëte Philoſophe dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connuës:

(*) Heureux! qui retiré dans le Temple des Sages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages;
Qui temple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre;

Sans

(*) *Sed nil dulcius eſt, bene quam munita tenere*
Edita doctrina ſapientum templa ſerena,
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes! O pectora cæca!

Sans penſer, ſans jouïr, ignorent l'art de vivre;
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours;
Pourſuivant la fortune & rampant dans les Cours.
O vanité de l'homme! O foibleſſe! O miſere!

Je n'ajouterai rien à cette longue Epître, touchant la Tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai eſſayé de peindre ce ſentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces ſentimens tant recommandés par les Sages de l'Antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies Loix de la Nature, toujours ſi mal ſuivies. Vous avez

avez ôté bien des défauts à cet Ouvrage, vous connoiſſez ceux qui le défigurent encore. Puiſſe le Public, d'autant plus ſévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puiſſe au moins cet hommage, que je vous rends, MADAME, périr moins vîte que mes autres Ecrits! Il ſeroit immortel, s'il étoit digne de celle à qui je l'adreſſe.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur,

DE VOLTAIRE.

DIS-



DISCOURS PRÉLIMINAIRE

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de Religion l'emporte sur les vertus de la Nature.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles & infidèle aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines priéres & garder ses vices ; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter, voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les

les hommes comme ſes freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Tel eſt Gusman au moment de ſa mort, tel eſt Alvarès dans le cours de ſa vie; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ſes foibleſſes.

On retrouvera dans preſque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un Etre penſant, on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le deſir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injuſtice & de l'oppreſſion; & c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obſcurité où leurs défauts devoient les enſévelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'eſt ſoutenue malgré les efforts de quelques François jaloux qui ne veulent pas abſolument que la France ait un Poëme Epique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs, qui ne laiſſent

point empoiſonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes; j'eſpere qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de Libelles de toute eſpèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on; c'eſt un Citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec Virgile & Locke, qu'avec ſes Compatriotes & dont la figure n'eſt pas plus connue

de quelques-uns de ſes ennemis, que du Graveur qui a prétendu graver ſon Portrait. C'eſt l'Auteur de quelques Pièces qui vous ont fait verſer des larmes, & de quelques Ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y regne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes pour la plûpart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné.

Cet Etranger ſe ſentit quelque indignation pour les Perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le Perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes Contemporains & de ſes Compatriotes, ce que l'on peut eſperer des Etrangers & de la

Poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'Eſprit humain, que la Littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devroient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant mutuellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'Art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule; & que les gens d'eſprit rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des Sots, ſoient les Bouffons d'un Public dont ils devroient être les Maîtres.

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes que les eſprits ſupérieurs doivent être unis.

Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas au moins avoir leurs vertus ? Ces hommes ſur qui l'Univers avoit les yeux, qui avoient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en freres : & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit théâtre, nous, dont les noms à peine connus dans un coin du Monde, paſſeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit Horiſon, ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de diſette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne ſe diſputoient rien parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre, *de morbis Artificum : de la maladie des Artiſtes.*

tistes. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant, c'est que l'interêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures satiriques, dont nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas longtems à un homme qui avoit fait je ne sai qu'elle mauvaise Brochure, contre son ami & son bienfaicteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : Il faut que je vive.

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses Ecrits ne doit jamais répondre aux Critiques ; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. „ Un Voyageur,

„ dit-il,

„ étoit importuné dans ſon chemin
„ du bruit des Cigales, il s'arrêta
„ pour les tuer ; il n'en vint pas à
„ bout, & ne fit que s'écarter de ſa
„ route. Il n'avoit qu'à continuer
„ paiſiblement ſon voyage ; les Ci-
„ gales ſeroient mortes d'elles mêmes
„ au bout de huit jours".

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *ſe ipſum deſerere turpiſſimum eſt*. On ſait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos Ouvrages, calomnient nos perſonnes : quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſeroit quelquefois d'avantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt Libelles, d'homme ſans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportée, c'eſt que dans Oedipe, Jocaſte dit ces vers :

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain Peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Henriade dans pluſieurs endroits *ſentoit bien ſon Semipélagien*.

On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'Irreligion, parce que c'eſt le dernier refuge des Calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate juſqu'à Deſcartes ont eſſuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion : Je demande qui a le plus de religion, ou le Calomniateur qui perſécute, ou le Calomnié qui pardonne.

Ces mêmes Libelles me traitent d'hom-

d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatirique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiſte & d'Electre, dont les Ouvrages m'ont inſpiré les premiers le deſir d'entrer quelque tems dans la même carriére ; ſes ſuccès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendriſſemeut m'arrachoit aux repréſentations de ſes Pièces ; il ſait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié. (*)

L'Au-

(*) L'Auteur n'a jamais répondu aux invectives de perſonne qu'à celles du Poëte Rouſſau, homme ennemi de tout mérite, Calomniateur de profeſſion, reconnu & condamné pour tel, livré par la Juſtice à la haine de tous les honnêtes gens, comme le cadavre d'un Criminel qu'il eſt permis de diſſequer pour l'utilité publique.

L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de considération qui vient de travailler sur un Sujet à peu près semblable à ma Tragédie, & qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe & de celles du Nouveau Monde, matiere si favorable à la Poësie, enrichira peut-être le Théâtre de sa Pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir, & si un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux Beaux-Arts qu'à mes Ecrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand Poëte, un bon Musicien, un bon Peintre, un Sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frere que les

les Arts m'ont donné ; les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami, plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes ſentimens ; quiconque a vêcu avec moi ſait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me ſuis cru obligé de parler ainſi au Public ſur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques eſt un vain amour propre ; confondre la Calomnie eſt un devoir.



PRIVILEGIE.

De STATEN VAN HOLLAND EN WESTVRIESLAND, doen te weten, alzo ons te kennen is gegeven by Estienne Ledet en Compagnie, en Jaques Desbordes, Burgers en Boekverkopers te Amsterdam, dat zy Supplianten werkelyk bezig waren te herdrukken een Boek genaamt, *Les Oeuvres de Voltaire*, in Octavo, bestaande in de volgende Stukken, te weten, *La Henriade*, *Essay sur le Poëme Epique*, *Piéces Fugitives*, *Oedipe Tragédie*, *Herode & Mariamne Tragédie*, *Brutus Tragédie*, *Zaïre Tragédie*, *La Mort de Jules Cesar Tragédie*, *l'Indiscret Comédie*, *Epître sur la Calomnie*, *Lettres sur les Anglois*, *Temple du Goût*, en eenige Stukken die nog stonden te volgen, dienende tot een vervolg van de voorsz. *Oeuvres de Voltaire*; en dewyl de Suppln. bedugt waren dat eenige baatzoekende en de Suppln. benydende Menschen mogelyk zouden willen ondernemen de voorgemelde *Oeuvres de Voltaire*, en vervolg na te drukken tot merkelyk nadeel en grote schade van de Suppln., zo keerden zy Suppln. zig in alle ootmoedigheid tot Ons, gantsch eerbiediglyk verzoekende, dat het Ons goede geliefte mogte zyn de Suppln. gracieuselyk te begunstigen met speciaal Octroy, by 't welke zy Suppln. hare Erven of Actie verkrygende, allen en met Seclusie van allen anderen wierden vergunt om het bovengem. Boek en Vervolg gedurende den tydt van vyftien eerstkomende Jaren in deze Provintie te mogen drukken, doen drukken en verkopen, met verbod dat niemant, wie het zy het voorsz. Boek en Vervolg, in wat Formaat zulks mogte wezen, in 't geheel of ten deele zoude mogen nadrukken, of elders buiten deze Provintie gedrukt alhier te Lande te brengen,

gen, verruilen of verhandelen of verkopen op zekere grote Pœne by de Contraventeurs te verbeuren, en daar van aan de Suppl^n. te verlenen Brieven van Octroy; zo is 't dat Wy de zaak en het verzoek voorsz. overgemerkt hebbende, en genegen wezende ter bede van de Suppln. geconsenteert, geaccordeert en geoctroyeert hebben, consenteren, accorderen en octroyeren hen by deze, dat zy gedurende den tydt van vyftien eerst agter een volgende Jaren het voorsz. Boek en Vervolg in diervoegen als zulks by de Suppln. is verzogt en hier voren uitgedrukt staat, binnen den voorsz. onzen Landen alleen zullen mogen drukken, doen drukken, uitgeven en verkopen, verbiedende daaromme allen en eenen iegelyken het zelve Boek en Vervolg in geheel of ten deele te drukken, na te drukken, te doen nadrukken, te verhandelen of te verkopen, of elders nagedrukt binnen denzelven onzen Lande te brengen, uit te geven of te verhandelen en verkopen, op verbeurte van alle de gedrukte, ingebrachte, verhandelde of verkogte Exemplaren, en een Boete van drie duizent Guldens daarenboven te verbeuren, te appliceren een derde part voor den Officier die de Calange doen zal, een derdepart voor den Armen ter plaatze daar het cassus voorvallen zal, en het resteerende derdepart voor de Supplianten, en dit t'elkens zo menigmaal als dezelve zullen worden agterhaalt; alles in dien verstaande dat Wy de Suppln. met dezen Onzen Octroye alleen willende gratificeeren tot verhoedinge van hare schade door het nadrukken van het voorsz. Boek daar door in geenigen deelen verstaan den Inhoude van dien te authoriseren of te advoueren, en veel min het zelve onder Onze protectie en bescherming eenig meerder credit, aanzien of reputatie te geven, maar de Suppl^n. in cas daar in iets onbehoorlyks zoude in-

fluueren

ſueeren al het zelve tot haren laſte zullen gehoude wezen te verantwoorden tot dien einde wel expreſſelyk begerende dat by aldien zy dezen onzen Octoye voor het zelve Boek zullen willen ſtellen, daar van geene geabrevieerde of gecontraheerde mentie zullen mogen maken, nemaar gehouden wezen het zelve Octroy in geheel zonder eenige Omiſſie daar voor te drucken, of te doen drucken, en dat zy gehouden zullen zyn een Exemplaar van het voorſz. Boek en vervolg op groot Pampier gebonden en wel geconditioneert te brengen in de Bibliotheek van onze Univerſiteit tot Leyden binnen den tyt van zes weken, na dat zy Suppln. het zelve Boek zullen hebben beginnen uit te geven, op een boete van zes hondert gulden na Expiratie der voorſz. zes weken by de Suppln. te verbeuren ten behoeve van de Nederduytze Armen van de Plaats alwaar de Suppln. wonen, en voorts op Pœne van met 'er daat verſteken te zyn van het effect van dezen Octroye. Dat ook de Suppln. ſchoon by het ingaan van dit Octroy een Exemplaar gelevert hebbende aan de voorſz. Onze Bibliotheek by zoo verre zy geduurende den tyt van dit Octroy het zelve Boek en vervolg zouden willen herdrukken met eenige Obſervatien, Noten, Vermeerderingen, Veranderingen, Correctien, of anders, hoe genaamt of ook in een ander Formaat, gehouden zullen zyn wederom een ander Exemplaar van het zelve Boek en vervolg geconditioneert als voren te brengen in de voorſz. Bibliotheek binnen dezelve tyd, en op de boete en pœnaliteit als en ten einde de Suppln. dezen Onſen conſente en Octroy mogen genieten als na behoren, laſten Wy allen en eenen iegelyken dien het aangaan mag, dat zy de Suppln. van den inhoude van dezen, doen, laten en gedogen, ruſtelyk, vredelyk en volmaaktelyk genieten en gebruyken, ceſſeerende alle belet ter contrarie. Gegeven in den Hage onder Onze gro-

grote Zegelen, hier aan doen hangen, op den dertigsten Maart in 't Jaar Onzes Heeren en Zaligmakers duysent zeven hondert zes en dertig.

Getekent,

J. G V. BOETZELAAR.

Aan de Suppliänten zyn nevens dit Octroy ter hand gestelt de Extract Authenticq haar Ed. Mog. Resolutien van den 28 Juny 1715. en 30 April 1728. ten einde om zig daar na te Reguleeren.

Ter Ordonnantie van de Staten

Getekent,

WILLEM BUYS.

ACTEURS.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou.

D. ALVARES, Pere de Gusman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Monteze.

EMIRE, } Suivantes d'Alzire.
CEPHANE, }

OFFICIERS ESPAGNOLS.

AMERICAINS.

La Scène est dans la Ville de Los - Reyes autrement Lima.

AL-



ALZIRE, OU LES AMERICAINS, *TRAGÉDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, D. GUSMAN.

ALVARES,

DU Conseil de Madrid l'Autorité suprême
Pour Successeur enfin, me donne un fils que j'aime.
Faites regner le Prince & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un Nouvel Univers :

Gouvernez cette Rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors & les crimes du monde;
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique,
Je montrai le premier au Peuple du Méxique (*)
L'appareil inouï, pour ces Mortels nouveaux,
De nos Châteaux aîlés qui voloient sur les eaux:
Des Mers de Magellan jusqu'aux Astres de l'Ourse,
Cortez Herman, (†) Pizaro ont dirigé ma course;
Heureux, si j'avois pu, pour fruit de mes travaux,
En Chrétiens vertueux, changer tous ces Héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes Vainqueurs,
Que le Ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carriere
Et mes yeux sans regret quitteront la lumiere,
S'ils vous ont vu régir, sous d'équitables loix,
L'Empire du Potoze & la Ville des Rois.

GUS-

(*) L'Expédition du Méxique se fit en 1517. & celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarès a pu aisément les voir. Los-Reyes lieu de la Scène fut bâti en 1535.

(†) On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Méxique & Pizaro au Pérou.

GUSMAN,

J'ai conquis avec vous ce ſauvage Hemiſphere,
Dans ces Climats brûlans j'ai vaincu ſous mon Pere;
Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plûtôt que d'en donner.

ALVARES,

Non, non, l'autorité ne veut point de partage:
Conſumé de travaux, apeſanti par l'âge,
Je ſuis las du pouvoir; c'eſt aſſez ſi ma voix
Parle encor au Conſeil & règle vos exploits.
Croiez-moi, les Humains que j'ai trop ſû connoître
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je conſacre à mon Dieu trop long-tems négligé,
Les reſtes languiſſants de ma caducité.
Je ne veux qu'une grace, elle me ſera chere,
Je l'attends comme ami, je la demande en pere.
Mon fils, remettez-moi ces Eſclaves obſcurs,
Aujourd'hui, par votre ordre, arrêtés dans nos murs;
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la Clémence & non par la Juſtice.

GUSMAN,

Quand vous priez un fils, Seigneur vous commandez;

Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une Ville naiſſante encor mal aſſûrée,
Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux,
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ſes yeux ;
Que mépriſant nos loix & prompt à les enfreindre,
Il oſe contempler, des Maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainſi que du pouvoir.
L'Américain farouche eſt un Monſtre ſauvage
Qui mord en frémiſſant le frein de l'Eſclavage:
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il ſe croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la ſévérité produit l'obéïſſance.
Je ſai qu'aux Caſtillans, il ſuffit de l'honneur,
Qu'à ſervir ſans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reſte du monde eſclave de la crainte
A beſoin qu'on l'opprime & ſert avec contrainte ;
Les Dieux même adorés dans ces Climats affreux
S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point de vœux (*).

AL-

(*) On immoloit des hommes en Amérique; mais il n'y a aucun Peuple qui n'ait été coupable de cette horrible ſuperſtition.

ALVARES,

Ah mon fils, que je hais ces rigueurs tyraniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques;
Vous Chrétien, vous choisi pour regner desormais
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce Continent dépeuplent les Rivages?
Des bords de l'Orient, n'étois-je donc venu
Dans un Monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropique
Et le nom de l'Europe & le nom Catholique!
Ah! Dieu nous envoyoit, par un contraire choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses Loix:
Et nous de ces Climats, Destructeurs implacables,
Nous & d'or & de sang toujours insatiables,
Deserteurs de ces Loix qu'il falloit enseigner,
Nous égorgeons ce Peuple au-lieu de le gagner;
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur,
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fleaux du Nouveau Monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces Climats, nous sommes les Barbares;

L'Américain farouche en sa simplicité
Nous égale en courage & nous passe en bonté.
Hélas! si, comme vous, il étoit sanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de pere.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié, que, près de ce séjour,
Je me vis entouré par ce Peuple en furie
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminerent leur sort.
J'étois seul, sans secours, & j'attendois la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes;
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au-lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
„ Alvarès, me dit-il, Alvarès est-ce vous?
„ Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire:
„ Vivez, aux malheureux servez long-tems de pere:
„ Qu'un Peuple de Tyrans qui veut nous enchaîner
„ Du moins par cet exemple apprenne à pardonner;
„ Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
„ Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
Eh bien vous gémissez, je sens qu'à ce recit
Votre cœur, malgré vous s'émeut & s'adoucit,
L'humanité vous parle ainsi que votre pere!
Ah! si la cruauté vous étoit toujours chere,

De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux Objet qu'il vous faut attendrir?
A la fille des Rois de ces triftes Contrées
Qu'à vos fanglantes mains la fortune a livrées.
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le fang répandu de fes Concitoyens?
Ou bien attendez-vous que fes cris & fes larmes
De vos févères mains faffent tomber les armes?

GUSMAN,

Eh bien vous l'ordonnez, je brife leurs liens,
J'y confens; mais fongez qu'il faut qu'ils foient Chrétiens.
Ainfi le veut la Loi: quitter l'Idolâtrie
Eft un titre en ces Lieux pour mériter la vie:
A la Religion gagnons les à ce prix:
Commandons aux Cœurs même & forçons les Efprits;
De la néceffité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des Autels un courage infléxible.
Je veux que ces Mortels, efclaves de ma Loi,
Tremblent fous un feul Dieu, comme fous un feul Roi.

ALVARES,

Ecoutez-moi, mon fils, plus que vous je defire
Qu'ici la Vérité fonde un nouvel Empire,

Que le Ciel & l'Eſpagne y ſoient ſans ennemis,
Mais les Cœurs opprimés ne ſont jamais ſoumis;
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perſonne,
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN,

Je me rends donc Seigneur & vous l'avez voulu,
Vous avez ſur un fils un pouvoir abſolu;
Oui, vous amoliriez le cœur le plus farouche,
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puiſque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout perſuader,
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie;
Alzire contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère,
Et rampant ſous ſes loix, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire,
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le pere d'Alzire,
En un mot, parlez-lui pour la derniere fois;
Qu'il commande à ſa fille & force enfin ſon choix.
Daignez.... mais c'en eſt trop, je rougis que mon pere

Pour

Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la priere.

ALVARES,

C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir
Monteze a vu sa fille, il l'aura sû fléchir ;
De sa Famille auguste en ces lieux prisonniere,
Le Ciel a par mes soins consolé la misere.
Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ses faux Dieux,
Lui-même de sa fille, a desillé les yeux,
De tout ce Nouveau Monde Alzire est le modelle,
Les Peuples incertains fixent les yeux sur elle:
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs,
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La Foi doit y jetter ses racines profondes,
Votre Hymen est le nœud qui joindra les deux Mondes.
Ces féroces Humains qui detestent nos Loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un esprit moins fier & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, graces à ces doux liens,
Tous les cœurs desormais Espagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici, mon fils, allez m'attendre
Aux Autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCE-

SCENE II.

ALVARES, MONTEZE.

ALVARES,

EH bien votre ſageſſe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet, fléchi la volonté?

MONTEZE,

Pere des Malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Gusman détruiſit l'Empire & la Famille,
Semble éprouver encor un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant, marche vers ſon Vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma Patrie
Ont révolté ma fille en ces Climats nourrie;
Mais tous les préjugez s'effacent à ta voix,
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes loix;
C'eſt par toi que le Ciel à nous s'eſt fait connoître,
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être,
Sous le fer Caſtillan ce Monde eſt abbatu,
Il céde à la puiſſance & nous à la Vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïſſable,
Nous deteſtions ce Dieu qu'annonça leur fureur,

Nous

Nous l'aimons dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton cœur,
Voilà ce qui te donne & Monteze & ma fille.
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille,
Sers lui long-tems de pere ainſi qu'à nos Etats:
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras,
Ainſi que le Potoze, Alzire eſt ſa conquête: La Perou
Va dans ton Temple auguſte en ordonner la fête,
Va, je crois voir des Cieux les Peuples éternels,
Deſcendre de leur Sphere & ſe joindre aux Mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnoître
Dans le fier Don Gusman ſon époux & ſon maître.

ALVARES,

Ah! puiſqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Monteze, au tombeau je deſcends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenſes Contrées,
Rends du Monde aujourd'hui les bornes éclairées:
Dieu des Chrétiens, préſide à ces vœux ſolemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels;
Deſcends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais preſſer cet heureux Hymenée,
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *seul*,

DIeu destructeur des Dieux que j'avois trop servis,
Protege de mes ans la fin dure & funeste,
Tout me fut enlevé ; ma fille ici me reste,
Daigne veiller sur elle & conduire son cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE,

MA fille, il en est tems, consens à ton bonheur,
Ou plûtôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du Monde ;
Protege les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs,
Remonte au rang des Rois, du sein de la misere,
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prends un cœur tout nouveau. Viens, obéïs, suis-moi,

Et renais Espagnolle, en renonçant à toi,
Seche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE,

Tout mon sang est à vous, mais si je vous suis chere,
Voiez mon desespoir & lisez dans mon cœur.

MONTEZE,

Non, je ne veux plus voir ta houteuse douleur,
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE,

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice;
Mais, quel tems, justes Cieux pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire,
Des enfans du Soleil, le redoutable Empire:
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTEZE,

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux;
Quitte un vain préjugé l'Ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos Peuples grossiers ont transmis nos Ancêtres.

ALZIRE,

Au même jour hélas! le vangeur de l'Etat,
Zamore mon eſpoir périt dans le combat,
Zamore mon Amant, choiſi pour votre gendre.

MONTEZE,

J'ai donné comme toi des larmes à ſa cendre,
Les Morts dans le tombeau n'éxigent point ta foi,
Porte, porte aux Autels un cœur maître de ſoi;
D'un amour inſenſé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiere à la Loi des Chrétiens,
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens,
Il t'appelle aux Autels; il règle ta conduite,
Entens ſa voix.

ALZIRE,

Mon Pere, où m'avez-vous réduite!
Je ſai ce qu'eſt un pere, & quel eſt ſon pouvoir,
M'immoler quand il parle eſt mon premier devoir,
Et mon obéïſſance a paſſé les limites,
Qu'à ce devoir ſacré la Nature a preſcrites;
Mes yeux n'ont juſqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ſes Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaiſſées:

Mais

Mais vous, qui m'assûriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitoit aux pieds de ses Autels,
Que sa Loi, sa Morale & consolante & pure,
De mes sens desolés guériroit la blessure,
Vous trompiez ma foiblesse! Un trait toujours vainqueur,
Dans le sein de ce Dieu, vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaissante,
Zamore vit encor au cœur de son Amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même.
Unissez votre fille au fier Tyran qui m'aime,
Mon Pays le demande, il le faut, j'obéïs:
Mais tremblez, en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet Epoux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah, que dis-tu ma fille! épargne ma vieillesse
Au nom de la Nature, au nom de la tendresse!
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.

Ai-je fait un ſeul pas, que pour te rendre heureuſe?
Jouïs de mes travaux; mais crains d'empoiſonner
Ce bonheur difficile où j'ai ſu t'amener.
Ta carriere nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir eſt à jamais tracée.
Ce Monde gémiſſant te preſſe d'y courir,
Il n'eſpere qu'en toi, voudrois-tu le trahir?
Apprens à te dompter.

ALZIRE,

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle ſcience, hélas!

SCENE V.

D. GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN,

J'Ai ſujet de me plaindre
Que l'on oppoſe encor à mes empreſſemens
L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils ſont en liberté; mais j'aurois à rougir,
Si ce foible ſervice eût pu vous attendrir.

J'at-

J'attendois encor moins de mon pouvoir ſuprême ;
Je voulois vous devoir à ma flamme, à vous-même,
Et je ne penſois pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colere celeſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte !
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond ;
Il parle dans mes yeux ; il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractère, & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourroit trahir ſa foi,
C'eſt un art de l'Europe, il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN,

Je vois votre franchiſe & je ſai que Zamore
Vit dans votre mémoire & vous eſt cher encore.
Ce Cacique (*) obſtiné vaincu dans les combats
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas ;
Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre ?
Ceſſez de m'offenſer & ceſſez de le plaindre ;

Votre

(*) Le mot propre eſt Inca ; mais les Eſpagnols accoutumés dans l'Amérique. Septentrionale au titre de Cacique, le donnerent d'abord à tous les Souverains du Nouveau Monde.

Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés,
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE,

Ayez moins de colere & moins de jalouſie,
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.
De ce Monde opprimé Zamore étoit l'eſpoir,
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima: ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance & connoiſſez mon cœur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un amour ſi fidelle.

SCENE VI.

GUSMAN *ſeul,*

SOn orgueil, je l'avoue, & ſa ſincérité
Etonne mon courage & plaît à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altiere
Coûte plus à dompter que l'Amérique entiere;

La groſſiere Nature, en formant ſes appas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage, & fait pour ces Climats,
Le devoir fléchira ſon courage rebelle,
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle:
Que l'Hymen en triomphe & qu'on ne diſe plus,
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître eſſuya des refus.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, AME'RICAINS.

ZAMORE,

AMis de qui l'audace, aux Mortels peu commune,
Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune;
Illuſtres Compagnons de mon funeſte ſort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Gusman ſa déteſtable vie,
Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur,
Sans venger mon Pays qu'a perdu ſa fureur?
Dieux impuiſſants! Dieux vains de nos vaſtes Contrées!
A des Dieux ennemis vous les avez livrées:
Et ſix cens Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups

Mon Pays & mon Trône & vos Temples & vous.
Vous n'avez plus d'Autels & je n'ai plus d'Empire,
Nous avons tout perdu, je ſuis privé d'Alzire:
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les ſables mouvans, dans le fond des Forêts;
De la Zone brûlante & du milieu du Monde
L'*Aſtre* du jour (*) a vu ma courſe vagabonde
Juſqu'aux lieux où ceſſant d'éclairer nos Climats
Il ramene l'Année & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes deſirs ont rendu l'eſpérance;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides,
Nous les avons laiſſés dans ces Forêts errans
Pour obſerver ces murs bâtis par nos Tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit; une foule inhumaine
Dans des goufres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis où ſommes-nous? Ne pourra-t-on m'inſtruire

Qui

(*) L'Aſtronomie, la Géographie, la Géométrie étoient cultivées au Pérou. On traçoit des Lignes ſur des Colomnes pour marquer les Equinoxes & les Solſtices.

Qui commande en ces Lieux, quel eſt le ſort d'Alzire?
Si Monteze eſt eſclave & voit encor le jour,
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible Cour?
Chers & triſtes Amis du malheureux Zamore
Ne pouvez-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore?

UN AME'RICAIN,

En des lieux différens, comme toi, mis aux fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce Peuple farouche
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins ſi nos Tyrans ont réſolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE,

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa Patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces Brigands d'Europe & de ces Aſſaſſins,
Qui de ſang enivrés, de nos treſors avides,
De ce Monde uſurpé deſolateurs perfides,

Ont

Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des Citoyens qu'on aime,
Laisser à ces Tyrans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur;
Cette mort est affreuse & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARES, ZAMORE, AME'RICAINS.

ALVARES,

Soyez libres, vivez.

ZAMORE,

Ciel! que viens-je d'entendre!
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre!
Quel Vieillard ou quel Dieu vient ici m'étonner!
Tu parois Espagnol & tu sais pardonner!
Es-tu Roi? Cette Ville est-elle en ta puissance?

ALVARES,

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE,

Quel eſt donc ton deſſein Vieillard trop généreux!

ALVARES,

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE,

Eh! qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence!

ALVARES,

Dieu, ma Religion & la reconnoiſſance.

ZAMORE,

Dieu, ta Religion! Quoi ces Tyrans cruels,
Monſtres deſaltérés dans le ſang des Mortels,
Qui dépeuplent la Terre & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice eſt la ſuprême loi,
Mon pere! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVARES,

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent;
Nés ſous la Loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir,
Tu connois leurs forfaits, mais connois mon devoir.

Le

Le Soleil par deux fois a, d'un Tropique à l'autre,
Eclairé dans sa marche & ce Monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours:
Mon cœur dès ce moment partagea vos miseres,
Tous vos Concitoyens sont devenus mes freres;
Et je mourrois heureux si je pouvois trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE,

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui; n'en doutons point, c'est Alvarès lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnoître le bras,
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARES,

Que me dit-il? Approche, O Ciel, ô Providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnoissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affoiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-tems?
Mon bienfaiteur! mon fils! (*) parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux & je t'y sers de pere.

La

(*) Il l'embrasse.

La mort a refpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE,

Mon pere, ah! fi jamais ta Nation cruelle,
Avoit de tes vertus montré quelqu'étincelle,
Crois-moi, cet Univers aujourd'hui defolé,
Au devant de leur joug fans peine auroit volé!
Mais autant que ton ame eft bienfaifante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ofe attendre & tout ce que je veux,
C'eft de favoir au moins fi leur main fanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la mifere,
Si le pere d'Alzire..... hélas! tu vois les pleurs
Qu'un fouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARES,

Ne cache point tes pleurs, ceffe de t'en défendre,
C'eft de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apprens que ton ami plein de gloire & d'années
Coule ici près de moi fes douces deftinées.

ZA-

ZAMORE,

Le verrai-je?

ALVARES,

Oui, crois-moi; puiſſe-t-il aujourd'hui
T'engager à vivre comme lui!

ZAMORE,

Quoi Monteze.... dis-tu?

ALVARES,

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon Peuple à tes Concitoyens;
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoye.
Je te quitte un moment, mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, AME'RICAINS.

ZAMORE,

DEs Cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare,
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare:
Alvarès eſt un Dieu qui, parmi ces pervers,
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a dit-il un fils: ce fils ſera mon frere;
Qu'il ſoit digne, s'il peut, d'un ſi vertueux pere!
O jour! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu!
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai ſervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la premiere vertu?
Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance.....
Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE,

CHer Monteze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revoi ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre;
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eſt-elle ici? parle quel eſt ſon ſort?
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE,

Cacique malheureux! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis: puiſſe le Ciel te rendre un ſort tranquile,
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet azyle!
Zamore, ah! quel deſſein t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE,

La ſoif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTEZE,

Que dis-tu ?

ZAMORE,

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fer Eſpagnol, terrible, invulnérable
Renverſa, détruiſit juſqu'en leurs fondemens
Ces murs, que du Soleil ont bâti les enfans. (*)
Gusman étoit ſon nom. Le deſtin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que ſon nom & ſon crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur ſi fatal,
Du pillage & du meurtre étoit l'affreux ſignal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille,
Dans un vil eſclavage on traîna ta famille :
On démolit ce Temple & ces Autels chéris,
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils ;
On me traîna vers lui ; dirai-je à quel ſupplice,
A quels maux me livra ſa barbare avarice ?
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,

Ido-

(*) Les Péruviens qui avoient leurs Fables comme les Peuples de notre Continent, croyoient que leur premier Inca qui bâtit Cuſco, étoit fils du Soleil.

Idoles de ſon Peuple & que je foule aux pieds ?
Je fus laiſſé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affoiblir les injures,
Je viens après trois ans d'aſſembler des amis
Dans leur commune haine avec nous affermis :
Ils ſont dans nos Forêts & leur foule héroïque
Vient périr ſous ces murs ou venger l'Amérique.

MONTEZE,

Je te plains ; mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles ;
Des Habitans des eaux, dépouilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces Soldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contres ces fiers Géans, ces Tyrans de la Terre
De fer étincelans, armés de leur tonnerre ;
Qui s'élancent ſur nous auſſi promts que les vents,
Sur des Monſtres guerriers pour eux obéïſſants.
L'Univers a cédé . . . cédons mon cher Zamore.

ZAMORE,

Moi fléchir, moi ramper, lorſque je vis encore !
Ah ! Monteze crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos Tyrans ſont armés & couverts,
Ces rapides Courſiers qui ſous eux font la guerre,
Pouvoient à leur abord, épouvanter la Terre.

Je les vois d'un œil fixe & leur ofe infulter,
Pour les vaincre, il fuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui feule a fait ce Monde efclave,
Subjugue qui la craint, & céde à qui la brave.
L'or, ce poifon brillant qui naît dans nos Climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains : les Cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funefte à des mains plus barbares;
Mais pour vanger enfin nos Peuples abatus,
Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE,

Le Ciel eft contre toi: calme un frivole zèle.
Les tems font trop changés.

ZAMORE,

Que peux-tu dire, hélas!
Les tems font-ils changés, fi ton cœur ne l'eft pas?
Si ta fille eft fidelle à fes vœux, à fa gloire,
Si Zamore eft préfent encor à fa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTEZE,

Zamore infortuné!

ZAMORE,

Ne ſuis-je plus ton fils?
Nos Tyrans ont flétri ton ame magnanime ;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE,

Je ne ſuis point coupable, & tous ces Conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des Tyrans.
Il en eſt que le Ciel guida dans cet Empire,
* Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inſtruire ;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des Arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre ;
Enfin, l'Art d'être heureux, de penſer, & de vivre.

ZAMORE,

Que dis-tu ! quelle horreur ta bouche oſe avouer?
Alzire eſt leur eſclave ; & tu peux les louer !

MONTEZE,

Elle n'eſt point eſclave.

ZA-

(*) On voit que Monteze, perſuadé comme il l'eſt, ne fait point une lâcheté en refuſant ſa fille à Zamore. Il doit trop aimer ſa Religion & ſa fille, pour la céder à un Idolâtre qui ne pourroit la défendre.

ZAMORE,

Ah! Monteze, ah! mon pere,
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere!
Songe qu'elle eſt à moi par des nœuds éternels :
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des Immortels;
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt pont parjure.

MONTEZE,

N'atteſte point ces Dieux enfans de l'impoſture,
Ces Fantômes affreux, que je ne connois plus,
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abatus.

ZAMORE,

Quoi, ta Religion! Quoi, la Loi de nos peres!

MONTEZE,

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimeres;
Puiſſe le Dieu des Dieux, dans ce Monde ignoré,
Manifeſter ſon Etre à ton cœur éclairé!
Puiſſe-tu mieux connoître, ô! malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE,

Quelles vertus! Cruel! les Tyrans de ces lieux
T'ont fait eſclave en tout, t'ont arraché tes Dieux!
Tu les a donc trahis, pour trahir ta promeſſe?
Alzire a-t-elle encore imité ta foibleſſe?
Garde toi...

MON-

MONTEZE,

Va mon cœur ne se reproche rien.
Je dois benir mon sort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE,

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte;
Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire,
Vien, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
Crain de porter Zamore au dernier desespoir,
Repren un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE. *Suite.*

UN GARDE *à Monteze*,

SEigneur on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE,

Je vous fuis.

ZAMORE,

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eft donc cette pompe, où s'adreffent tes pas?
Monteze....

MONTEZE,

Adieu, crois-moi, fui de ce lieu funefte.

ZAMORE,

Dût m'accabler ici la colere celefte,
Je te fuivrai.

MONTEZE,

Pardonne à mes foins paternels.
Aux Gardes,
Gardes empêchez-les de me fuivre aux Autels.
Ces Payens, élevés dans des Loix étrangeres,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les Miftères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix,
Mais Gusman vous l'ordonne & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, AME'RICAINS.

ZAMORE,

QU'ai-je entendu, Gusman! O trahison! O rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il serviroit Gusman! l'ai-je bien entendu!
Dans l'Univers entier n'est-il plus de vertu!
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable?
Aura-t-elle succé ce poison détestable
Apporté parmi nous par ces Persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici? que résoudre & que faire?

UN AME'RICAIN,

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce Vieillard vertueux,
Bien-tôt avec son fils va paroître à tes yeux.
Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduise.
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise:
Allons tout préparer contre nos Ennemis,
Et sur-tout n'épargnons qu'Alvarès & son Fils.
J'ai vu de ces ramparts l'étrangére structure,

Cet Art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature ;
Ces angles, ces foſſés, ces hardis boulevards,
Ces Tonnerres d'airain grondant ſur les ramparts,
Ces pièges de la guerre, où la mort ſe préſente,
Tout étonnants qu'ils ſont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos Citoyens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azyle odieux ;
Ils dreſſent d'une main dans les fers avilie,
Ce Siège de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'inſtant qu'ils verront leurs Vangeurs,
Leurs mains vont ſe lever ſur leurs Perſécuteurs :
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Inſtrument de leur honte & de leur eſclavage.
Nos Soldats, nos Amis, dans ces foſſés ſanglants,
Vont te faire un chemin ſur leurs corps expirants.
Partons, & revenons, ſur ces coupables têtes,
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce ſalpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu ſacré, lancé des mains des Dieux.
Connoiſſons, renverſons cette horrible puiſſance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda ſur l'ignorance.

ZAMORE,

Illûſtres malheureux ! que j'aime à voir vos cœurs
Embraſſer mes deſſeins, & ſentir mes fureurs !
Puiſſions-nous de Gusman punir la barbarie !

Que

Que ſon ſang ſatisfaſſe au ſang de ma Patrie!
Triſte Divinité des mortels offenſés,
Vengeance! arme nos mains, qu'il meure, & c'eſt aſſés,
Qu'il meure ... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir & nous ſommes Eſclaves.
De notre ſort affreux le joug s'appeſantit.
Alvarès diſparoît, Monteze nous trahit,
Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que j'abhorre:
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour!
J'entends l'Airain tonnant de ce Peuple barbare:
Quelle Fête, ou quel crime, eſt-ce donc qu'il prépare?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir;
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *seule*,



Anes de mon Amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en eſt fait, & Gusman regne à jamais ſur moi!
L'Océan, qui s'éleve entre nos Hemiſpheres,
A donc mis entre nous d'impuiſſantes barrieres;
Je ſuis à lui, l'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos ſermens ſont écrits dans les Cieux!
O toi! qui me pourſuis, Ombre chere & ſanglante,
A mes ſens deſolés, Ombre à jamais préſente,
Cher Amant! ſi mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta Tombe, & paſſer chez les Morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait ſurvivre à ſa cendre
Cet eſprit d'un Héros, ce cœur fidèle & tendre;
Cette ame qui m'aima juſqu'au dernier ſoupir,

Par-

Pardonne à cet Hymen où j'ai pu consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un Pere,
Au bien de mes Sujets, dont je me sens la Mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'Univers, hélas! où tu n'ès plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée:
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assés coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE,

EH bien! veut-on toujours ravir à ma présence,
Les Habitans des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

EMIRE,

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie,
Craignez pour ces Captifs, tremblez pour la Patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre Nation
Ce jour sera le jour de la destruction.

On

On déploye aujourd'hui l'Etendard de la guerre,
On allume ces feux enfermés ſous la terre;
On aſſembloit déja le ſanglant Tribunal,
Monteze eſt appellé dans ce Conſeil fatal,
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ALZIRE,

Ciel! qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! preſque entre mes bras, & du pied de l'Autel,
Gusman contre les miens leve ſon bras cruel!
Quoi! J'ai fait le ferment du malheur de ma vie!
Serment, qui pour jamais m'avez aſſujettie!
Hymen, cruel Hymen! ſous quel Aſtre odieux,
Mon pere a-t-il formé tes redoutables nœuds!



SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE,

MAdame, un des Captifs, qui dans cette journée
N'ont du leur liberté qu'à ce grand Hymenée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE,

Ah! qu'avec aſſûrance il peut ſe préſenter!
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie,
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un ſeul demande à me parler!

CEPHANE,

Il a quelques ſecrets, qu'il veut vous révéler.
C'eſt ce même Guerrier, dont la main tutelaire
De Gusman votre Epoux ſauva, dit-on, le Pere,

EMIRE,

Il vous cherchoit, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres ſecrets le cachoit à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enveloppée,
Sembloit d'un grand deſſein profondément frappée.

CEPHANE,

On liſoit ſur ſon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs;
Et l'on connoît aſſés par ſes plaintes ſecretes,
Qu'il ignore, & le rang & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE,

Quel éclat, cher Emire, & quel indigne rang!
Ce Héros malheureux, peut être eſt de mon ſang.
De ma famille au moins il a vu la puiſſance;
sa majorité de Zamore il avoit Qui
connoissance

Qui fait, si de sa perte il ne fût pas témoin?
Il vient pour m'en parler: ah! quel funeste soin;
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,
Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma blessure,
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! dans ce Palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai pas encor eu de moment sans allarmes.



SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE,

M'Est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

ALZIRE,

Ciel! tels étoient ses traits, sa démarche, sa voix.
Elle tombe entre les mains de sa confidente,
Zamore.... Je succombe; à peine je respire.

ZAMORE,

Reconnoi ton Amant.

AL-

ALZIRE,

Zamore aux pieds d'Alzire!
Eſt-ce une illuſion?

ZAMORE,

Non, je revis pour toi.
Je reclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
O moitié de moi-même! Idole de mon ame!
Toi, qu'un amour ſi tendre aſſûroit à ma flamme,
Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE,

O jours! O doux momens d'horreur empoiſonnés!
Cher & fatal objet de douleur & de joie,
Ah! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE,

Tu gémis & me vois!

ALZIRE,

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE,

Le bruit de mon trépas a du remplir le Monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces Brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enle-

M'enleverent mes Dieux, mon Trône & tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce Deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton Amant, à ton lit deſtiné,
Chere Alzire, aux Bourreaux ſe vit abandonné ?
Tu frémis. Tu reſſens le courroux qui m'enflamme.
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un Dieu ſans doute, un Dieu, qui préſide à l'amour ;
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;
Tu n'ès point devenue Eſpagnole & perfide.
On dit que ce Gusman reſpire dans ces lieux,
Je venois t'arracher à ce Monſtre odieux.
Tu m'aimes : vangeons-nous ; livre-moi ma victime

ALZIRE,

Oui, tu dois te vanger, tu dois punir le crime,
Frappe.

ZAMORE,

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux ! Quoi, ta foi !

ALZIRE,

Frappe, je ſuis indigne, & du jour, & de toi.

Zamore

Ah Monteze ! ah, cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

A L-

ALZIRE,

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel Epoux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE,

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE,

Eh bien! Voi donc l'abîme où le sort nous engage:
Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE,

Alzire!

ALZIRE,

Ce Gusman.....

ZAMORE,

Grand Dieu!

ALZIRE,

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE,

Lui!

ALZIRE,

Mon Pere, Alvarès, ont trompé ma jeuneſſe.
Ils ont à cet Hymen entraîné ma foibleſſe.
Ta criminelle Amante, aux Autels des Chrétiens,
Vient, preſque ſous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes Dieux, mon Amant, ma Patrie:
Au nom de tous les trois, arrache moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

ZAMORE,

Alzire, eſt-il bien vrai? Gusman eſt ton époux!

ALZIRE,

Je pourrois t'alléguer pour affoiblir mon crime,
De mon pere ſur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas:
Que des Chrétiens vainqueurs Eſclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée,
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu,
A déteſté tes Dieux qui t'ont mal défendu;
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuſe,
Il n'en eſt point pour moi, lorſque l'amour m'accuſe.
Tu vis, il me ſuffit. Je t'ai manqué de foi;

Tran-

Tranche mes jours affreux, qui ne ſont plus pour toi.

Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE,

Non, ſi je ſuis aimé, non, tu n'ès point coupable.

Puis-je encor me flater de regner dans ton cœur?

ALZIRE,

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,

Nos Chrétiens, ma foibleſſe, au Temple m'ont conduite,

Sûre de ton trépas, à cet Hymen réduite,

Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,

J'adorois ta mémoire au pied de nos Autels.

Nos Peuples, nos Tyrans, tous ont ſu que je t'aime,

Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Gusman même,

Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,

Je te le dis encor pour la derniere fois.

ZAMORE,

Pour la derniere fois Zamore t'auroit vue!

Tu me ſerois ravie auſſi-tôt que rendue!

Ah! ſi l'amour encor te parloit aujourd'hui....

ALZIRE,

O Ciel! c'eſt Gusman même, & ſon pere avec lui.

SCENE V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, *Suite.*

ALVARES *à son Fils,*

TU vois mon bienfaicteur, il eſt auprès d'Alzire.
à Zamore,
O toi! jeune Héros, toi par qui je reſpire,
Viens, ajoute à ma joye en cet auguſte jour,
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE,

Qu'entens-je? Lui, Guſman! Lui, ton fils, ce barbare!

ALZIRE,

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARES,

Dans quel étonnement. . . .

ZAMORE,

Quoi! le Ciel a permis,
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils?

GUS-

GUSMAN *à Zamore*,

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sais-tu bien qui je suis ?

ZAMORE,

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connois-tu bien Zamore ? & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN,

Toi !

ALVARES,

Zamore !

ZAMORE,

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, Tyran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire,
Acheve, & de ce fer, *Tresor* de tes Climats,
Prévien mon bras vangeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton pere,

Dans ton ſang odieux pourroit vanger la Terre: *
Et j'aurois les Mortels & les Dieux pour amis,
En révérant le pere & puniſſant le fils.

ALVARES *à Guſman*,

De ce diſcours, ô Ciel, que je me ſens confondre!
Vous ſentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre?

GUSMAN,

Répondre à ce Rebelle & daigner m'avilir,
Juſqu'à le réfuter, quand je le dois punir?
Son juſte châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon reſpect pour vous, eût été ma réponſe.

à Alzire,

Madame, votre cœur doit vous inſtruire aſſez,
A quel point en ſecret ici vous m'offenſez;
Vous, qui, ſinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet Eſclave étouffer la mémoire:

Vous,

* *Pere* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'eſt aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela eſt ſi vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe ſoit la même; & ce mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un R. à l'un, & qu'il y ait deux RR. à l'autre. La Poëſie eſt faite pour l'oreille: un uſage contraire ne ſeroit qu'une pédanterie ridicule.

Vous, dont les pleurs encor outragent votre Epoux,
Vous, que j'aimois assés pour en être jaloux.

ALZIRE,

à Gusman, *à Alvarès*,
Cruel! & vous, Seigneur! mon protecteur son pere,
à Zamore,
Toi! Jadis mon espoir en un tems plus prospere,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.

en montrant Zamore,

Voici l'Amant, l'Epoux que me choisit mon pere,
Avant que je connusse un nouvel Hémisphere,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers,
Le bruit de son trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où régnoient mes Ancêtres,
Tout changea sur la Terre, & je connus des Maîtres.
Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours:
C'est ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteste,
Ses Autels sont témoins de mon Hymen funeste.
C'est aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible serment
Me donne au Meurtrier qui m'ôta mon Amant.
Je connois mal peut-être une loi si nouvelle;

Mais j'en crois ma vertu, qui parle auſſi haut qu'elle.
Zamore, tu m'ès cher; je t'aime, je le doi:
Mais après mes ſermens je ne puis être à toi.
Toi, Guſman, dont je ſuis l'épouſe & la victime,
Je ne ſuis point à toi, cruel! après ton crime.
Qui des deux oſera ſe vanger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Guſman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceſſité de vous trahir tous deux?
Guſman, du ſang des miens, ta main déja rougie,
Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'Hymen, de l'Amour, il faut vanger les droits.
Punis une coupable, & ſois juſte une fois.

GUSMAN,

Ainſi vous abuſez d'un reſte d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppoſe à votre offenſe;
Mais vous le demandez, & je vais vous punir;
Votre ſupplice eſt prêt, mon rival va périr.
Hola, Soldats.

ALZIRE,

Cruel!

ALVARES,

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Refpectez fes bienfaits, refpectez fa mifere.
Quel eft l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah mes fils! de ce nom reffentez la tendreffe,
D'un Pere infortuné regardez la vieilleffe,
Et du moins...

SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE, DOM ALONZE, *Officier Efpagnol.*

ALONZE,

PAroiffez, Seigneur, & commandez,
D'armes & d'ennemis ces champs font inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Eft le cri menaçant qui les raffemble encore.
Ce nom facré pour eux fe mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiffent,
De leurs cris redoublés les échos retentiffent,

En bataillons ferrés ils mefurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoiffoient pas;
Et ce Peuple autrefois, vil fardeau de la Terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN,

Allons, à leurs regards il faut donc fe montrer.
Dans la poudre à l'inftant vous les verrez rentrer.
Héros de la Caftille, Enfans de la Victoire,
Ce Monde eft fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre, & vous fervir.

ZAMORE,

Mortel égal à moi, nous faits pour obéïr!

GUSMAN,

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE,

Ofes-tu? Tyran de l'innocence,
Ofes-tu me punir d'une jufte défenfe?

Aux Efpagnols qui l'entourent,

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puiffe attaquer?
Et teints de notre fang, faut-il vous invoquer?

GUS-

GUSMAN,

Obéïssez.

ALZIRE,

Seigneur!

ALVARES,

Dans ton courroux sévere,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton Pere.

GUSMAN,

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

ALVARES, ALZIRE.

ALZIRE *se jettant à genoux*,

Seigneur, j'embrasse vos genoux,
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vangez, Seigneur, vangez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé:
Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie;

Un cœur peut-il deux fois ſe donner en ſa vie?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore eſt vertueux, vous lui devez le jour.
Pardonnez... je ſuccombe à ma douleur mortelle.

ALVARES,

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle,
Je plains Zamore & toi, je ſerai ton apui;
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille :
Non, tu n'ès plus à toi: ſois mon ſang, ſois ma fille.
Guſman fut inhumain, je le ſai, j'en frémis;
Mais il eſt ton Epoux, il t'aime, il eſt mon fils,
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE,

Hélas, que n'êtes-vous le pere de Zamore!



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES,

Meritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage,
Et de tous les vengeurs de ce triste Univers
Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire;
Je vais sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misere, & veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un pere vous implore;
Soyez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos infléxibles mœurs?

Et

Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN,

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie,
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie:
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé;
Comment lui pardonner? le barbare eſt aimé.

ALVARES,

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN,

A plaindre? lui mon pere!
Ah! qu'on me plaigne ainſi; la mort me ſera chere.

ALVARES,

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux,
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN,

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie?
Quoi ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur!
Vous voyez ſans pitié ma douleur éffrenée!

ALVARES,

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces Climats conſerve la rudeſſe,
Il réſiſte à la force, il céde à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté!
Que ſous un front ſerain déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage!
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déja trop rougi d'épouſer une Eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſſede encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARES,

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais ſachez le régler, tout excès mene au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUS-

GUSMAN.

Eh que pourroit un fils refuſer à ſon pere?
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colere,
N'en éxigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARES,

Je ne veux que du tems. *Il ſort.*

GUSMAN *ſeul*,

Quoi n'être point vengé!
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deſtin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés...
Que vois-je! Alzire! ô Ciel....

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE,

C'Eſt moi, c'eſt ton Epouſe,
C'eſt ce fatal objet de ta fureur jalouſe,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a du révérer,

Qui

Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguifé. Soit grandeur, foit foibleffe,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendreffe:
Et ma fincérité, trop funefte vertu,
Si mon Amant périt, eft ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner, ton époufe a l'audace,
De s'adreffer à toi pour demander fa grace.
J'ai cru que Dom Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il eft, doit être généreux.
J'ai penfé qu'un Guerrier, jaloux de fa puiffance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offenfe:
Une telle vertu féduiroit plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort fi beau, tu vas changer la mienne,
Tu t'affûres ma foi, mon refpect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en eft qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Efpagnole, eût promis davantage.
Elle eût pu prodiguer les charmes de fes pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur fimple & formé des mains de la Nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure;
Mais enfin c'eft à toi d'effayer deformais,
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN,

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connoissés les, Madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sachez que le premier, est d'étouffer l'idée,
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée.
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais,
D'en rougir la premiere, & d'attendre en silence,
Ce que doit d'un Barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre Epoux qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez, je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire infléxible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE,

Vous voyez qu'il vous aime, on pourroit l'attendrir.

ALZIRE,

S'il m'aime, il eſt jaloux : Zamore va périr :
J'aſſaſſinois Zamore en demandant ſa vie.
Ah! Je l'avois prévu. M'auras-tu mieux ſervie?
Pourras-tu le ſauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

EMIRE,

L'or qui les ſéduit tous, vient d'éblouïr ſa vue.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt vendue.

ALZIRE,

Ainſi graces aux Cieux, ces métaux déteſtés,
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore!

EMIRE,

Mais auroit-on juré la perte de Zamore?
Alvarès auroit-il aſſez peu de crédit,
Et le Conſeil enfin....

ALZIRE,

Je crains tout, il ſuffit.
Tu vois de ces Tyrans la fierté tyrannique.
Ils penſent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en ſont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fût n'eſt qu'un ſéditeux.

Vainqueu

Conſeil de Meurtriers! Gusman! Peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce Soldat ne vient point, qu'il tarde à m'obéïr!

EMIRE,

Madame, avec Zamore il va bien-tôt venir;
Il court à la priſon. Déja la nuit plus ſombre
Couvre ce grand deſſein du ſecret de ſon ombre.
Fatigués de carnage & de ſang enivrés,
Les Tyrans de la Terre au ſommeil ſont livrés.

ALZIRE,

Allons, que ce Soldat nous conduiſe à la porte,
Qu'on ouvre la priſon, que l'innocence en ſorte.

EMIRE,

Il vous prévient déja; Cephane le conduit.
Mais ſi l'on vous rencontre en cette obſcure nuit,
Votre gloire eſt perdue, & cette honte extrême...

ALZIRE,

Va, la honte ſeroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un Fantôme vain qu'on prend pour la Vertu.
C'eſt l'amour de la gloire & non de la juſtice,
La crainte du reproche & non celle du Vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier Climat,

A

A ſuivre la Vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne,
De ſauver un Héros que le Ciel abandonne.



SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ALZIRE,

TOut eſt perdu pour toi, tes Tyrans ſont vainqueurs,
Ton ſupplice eſt tout prêt, ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems, prens ce Soldat pour guide.
Trompons des Meurtriers, l'eſpérance homicide,
Tu vois mon deſeſpoir, & mon ſaiſiſſement:
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon Amant,
Un crime à mon Epoux, & des larmes au Monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde;
Prens pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE,

Eſclave d'un Barbare, Epouſe d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien j'obéïrai: mais oſes-tu me ſuivre?

Sans Trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un Deſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds, j'ai mis un Diadême.

ALZIRE,

Ah! Qu'étoit-il ſans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt ce auprès de toi que ce vil Univers?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes deſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſecher dans l'amertume:
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi:
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi, mon bonheur & ma vie,
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon Amant enſemble, & ma gloire à ſauver;
Tous deux me ſont ſacrés, je les veux conſerver.

ZAMORE,

Ta gloire! Quelle eſt donc cette gloire inconnue?
Quel Fantôme d'Europe a faſciné ta vue?
Quoi! ces affreux ſermens qu'on vient de te dicter,
Quoi! Ce Temple Chrétien que tu dois déteſter,
Ce Dieu, ce Deſtructeur des Dieux de mes Ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des Maîtres!

ALZIRE.

J'ai promis, il ſuffit, que t'importe à quel Dieu!

ZAMORE,

Ta promeſſe eſt ton crime, elle eſt ma perte, adieu.
Périſſent tes ſermens, & le Dieu que j'abhorre!

ALZIRE,

Arrête. Quels adieux! Arrête, cher Zamore!

ZAMORE,

Gusman eſt ton époux!

ALZIRE,

Plains moi ſans m'outrager.

ZAMORE,

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je ſonge à ton danger.

ZAMORE,

Non, tu trahis, cruelle, un feu ſi légitime.

ALZIRE,

Non, je t'aime à jamais, & c'eſt un nouveau crime.

Laisse-moi mourir seule, ôte-toi de ces lieux:
Quel desespoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore....

ZAMORE,

C'en est fait.

ALZIRE,

Où vas-tu?

ZAMORE,

Mon courage,
De cette liberté, va faire un digne usage.

ALZIRE,

Tu n'en saurois douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE,

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems presse.
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE,

Je ſuccombe, il me laiſſe:
Il part, que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
Gusman! Quoi c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi!
Emire, ſuis ſes pas, vole, & reviens m'inſtruire,
S'il eſt en ſûreté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce ſoldat nous ſert, ou nous trahit,

Emire ſort.

Un noir préſſentiment m'afflige & me ſaiſit,
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,
Je connois peu tes loix. Ta main du haut des Cieux,
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux:
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore, au milieu des deſerts,
Ne ſerois-tu le Dieu que d'un autre Univers?
Les ſeuls Européans ſont-ils nés pour te plaire?
Es-tu Tyran d'un Monde, & de l'autre le Pere!

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces foibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frapée!
J'entends nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient, ah! Zamore eſt perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE,

CHere Emire, eſt-ce toi? qu'a-t-on fait, qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE,

Ah! n'eſpérez plus rien, ſa perte eſt infaillible,
Des armes du Soldat qui conduiſoit ſes pas
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne : à l'inſtant, le Soldat prend la fuite,
Votre Amant au Palais, court, & ſe précipite;
Je le ſuis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces Meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du ſilence,
Au Palais de Guſman, je le vois qui s'avance:

Je

Je l'appellois en vain de la voix & des yeux,
Il m'échappe, & ſoudain j'entends des cris affreux,
J'entends dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes.
Retirez vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes :
Rentrez.

ALZIRE,

Ah! chere Emire, allons le ſecourir.

EMIRE,

Que pouvez-vous Madame, ô Ciel!

ALZIRE,

Je peux mourir.



SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, GARDES.

DON ALONZE,

A Mes ordres ſecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE,

Que me dis-tu Barbare? & que viens-tu m'apprendre?

Qu'eſt

Qu'eſt devenu Zamore?

DON ALONZE,

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux,
Daignez me ſuivre.

ALZIRE,

O ſort! ô vengeance trop forte!
Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte?
Quoi Zamore n'eſt plus! & je n'ai que des fers!
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens, ſi la mort m'attend, viens j'obéïs ſans peine.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE,

PRéparez-vous pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommés les Juges des mortels?
Laiſſés-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux floter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas
Si l'on a réſolu ma vie, ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom, ces Monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE,

AH mon Pere!

MONTEZE,

Ma Fille où nous as-tu réduits!
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Helas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarès avec moi daignoit parler encore;
Un Soldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux,
C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vue étoit trompée,
A peine entre ſes mains j'apperçois une épée:
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton Epoux rejaillit ſur ton Pere: *
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colere
Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, & ſoumis,
Lui

* Quelques perſonnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne propoſât pas un duel à Guſman.

Lui préſentant ce fer, teint du ſang de ſon fils.
J'ai fait ce que j'ai du, j'ai vangé mon injure:
Fais ton devoir, dit-il, & vange la Nature.
Alors il ſe proſterne attendant le trépas.
Le Pere tout ſanglant ſe jette entre mes bras;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton Epoux, on rappelle ſa vie,
On arrête ſon ſang, on preſſe les ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le Peuple à grands cris demande ton ſupplice,
Du meurtre de ſon Maître il te croit la complice...

ALZIRE,

Vous pourriez!

MONTEZE,

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats,
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime,
Tes yeux s'étoient fermés ſur le bord de l'abîme.
Je le ſouhaite ainſi, je le croi, cependant
Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
On va te condamner, tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du ſupplice, & dans l'ignominie,
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conſeil & ta grace & ma mort.

A L-

ALZIRE,

Ma grace! à mes Tyrans! les prier! vous, mon Pere!
Osez vivre, & m'aimer; c'est ma seule priere.
Je plains Gusman, son sort a trop de cruauté,
Et je le plains sur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que vanger son outrage.
Je ne peux excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défens pas,
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE,

O Ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence.

Il sort.

SCENE III.

ALZIRE *seule*,

O Ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
Ah j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort mon seul asyle.

* Eh

* Eh quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Ce Peuple de Vainqueurs armé de ſon tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la Terre?
D'exterminer les miens? de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourrai diſpoſer de mon ſang;
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage
Ce que ſur l'Univers, il permet à ſa rage;
Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
Barbares!

* Cette plainte & ce doute ſont dans la bouche d'une nouvelle Chrétienne.

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE,

C'Eſt ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de ſa fauſſe juſtice,
Un Tribunal de ſang te condamne au ſupplice.
Guſman reſpire encor; mon bras déſeſpéré
N'a porté dans ſon ſein qu'un coup mal aſſûré.

Il vit pour achever le malheur de Zamore,
Il mourra tout couvert de ce ſang que j'adore;
Nous périrons enſemble à ſes yeux expirans,
Il va goûter encor le plaiſir des Tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de ſa bouche
L'abominable Arrêt de ce Conſeil farouche.
C'eſt moi qui t'ai perdue, & tu péris pour moi.

ALZIRE,

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eſt aſſés, benis ma deſtinée,
Benis le coup affreux qui rompt mon hymenée;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remords.
Libre par mon ſupplice, à moi-même rendue,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt due.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux,
Eſt l'Autel où mon cœur te rend ſes premiers feux;
C'eſt-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avois pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE,

Ah! le voici, les pleurs inondent ſon viſage.

A L.

ALZIRE,

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage,
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici!

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARES, GARDES.

ZAMORE,

J'Attends la mort de toi, le Ciel le veut ainſi,
Tu dois me prononcer l'Arrêt qu'on vient de rendre,
Parle ſans te troubler comme je vais t'entendre;
Et fais livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts
L'Aſſaſſin de ton fils, & l'Ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur,
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juſte!
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner!

ALZIRE,

Vange-toi, vange un Fils, mais ſans me ſoupçonner,
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'apprendre
Que loin de le trahir je l'aurois ſu défendre.
J'ai reſpecté ton fils, & ce cœur gémiſſant,
Lui conſerva ſa foi même en le haïſſant.
Que je ſois de ton Peuple applaudie ou blâmée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée;
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
C'eſt tout ce que j'attends, & c'eſt toi que je pleure.

ALVARES,

Quel mêlange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur!
L'Aſſaſſin de mon fils eſt mon Libérateur.
Zamore!.... oui, je te dois des jours que je déteſte,
Tu m'as vendu bien cher un preſent ſi funeſte...
Je ſuis Pere, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits eſt encor entendue.
Et toi qui fus ma Fille, & que dans nos malheurs,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va,

Va, ton pere eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois par des coups inouïs,
Et mon Libérateur, & ma Fille & mon Fils.
Le Conſeil vous condamne, il a dans ſa colere
Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.
Je n'ai point refuſé ce miniſtère affreux...
Et je viens le remplir pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE,

Je peux ſauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVARES,

Croire un Dieu qui m'inſpire,
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien;
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette Loi que naguère un ſaint zèle a dictée
Du Ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſaura t'environner:
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colere,
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur frere:
Les traits de la vengeance en leurs mains ſuſpendus

Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus;
Je réponds de ſa vie ainſi que de la tienne,
Zamore, c'eſt de toi, qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point infléxible à cette foible voix,
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un Pere infortuné demande que tu vives.
Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ſes jours, & des tiens, & du ſang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire*,

Alzire juſques là chéririons-nous la vie?
La racheterions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Guſman?
Et toi plus que ton fils ſeras-tu mon Tyran?
Tu veux qu'Alzire meure ou que je vive en traître.
Ah! lorſque de tes jours je me ſuis vu le maître,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurois-tu quitté les Dieux de ton pays?

ALVARES,

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,
J'aurois prié ce Dieu, ſeul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il eſt, digne d'être Chrétien.

ZAMORE,

Dieux! quel genre inouï de trouble & de fupplice,
Entre quels attentats faut-il que je choififfe!

à Alzire,

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'ofes aimer ofes juger entre eux,
Je m'en remets à toi, mon cœur fe flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE,

Ecoute. Tu fais trop qu'un Pere infortuné
Difpofa de ce cœur que je t'avois donné,
Je reconnus fon Dieu: tu peux de ma jeuneffe
Accufer fi tu veux l'erreur ou la foibleffe;
Mais des Loix des Chrétiens mon efprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la Vérité;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie
Par mon ame en fecret ne fut point démentie;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans fon cœur,
C'eft le crime d'un lâche, & non pas une erreur,
C'eft trahir à la fois fous un mafque hypocrite
Et le Dieu qu'on préfére, & le Dieu que l'on quitte,
C'eft mentir au Ciel même, à l'Univers, à foi.
Mourons; mais en mourant fois digne encor de moi,

Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ;
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE,

J'ai prévu ta réponse, il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se deshonorer.

ALVARES,

Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous étoit offerte;
Ecoutez, le tems presse & ces lugubres cris....

SCENE VI.

ALVARES, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AME'RICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE,

ON amene à vos yeux votre malheureux Fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du Peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son Epouse, & de son Meurtrier.

SCENE VII.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, AMERICAINS, SOLDATS.

ZAMORE,

CRuels, sauvez Alzire, & pressez mon supplice!

ALZIRE,

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARES,

Mon Fils mourant, mon Fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman*,

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore*,

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

à Alvarès,

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a ſuſpendue,
Mon Pere, en ce moment m'amene à votre vue.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous; . . mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carriere.
J'ai fait juſqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'Humanité du poids de mon orgueil.
Le Ciel vange la Terre, il eſt juſte; & ma vie
Ne peut payer le ſang, dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étois Maître en ces lieux; ſeul j'y commande encore.
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vis, ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien.

à Monteze qui ſe jette à ſes pieds,

Monteze, Américains, qui futes mes victimes,
Songez que ma clémence a ſurpaſſé mes crimes.
Inſtruiſez l'Amérique, apprenez à ſes Rois
Que les Chrétiens ſont nés pour leur donner des Loix.

à Za-

à Zamore.

Des Dieux que nous ſervons, connois la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

ALVARES,

Ah mon Fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE,

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage!

ZAMORE,

Quoi, tu veux me former moi-même au repentir!

GUSMAN,

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vêcu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon Hymenée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez ſans me haïr, gouvernez vos Etats:
Et de vos murs détruits rétabliſſant la gloire,
De mon nom, s'il ſe peut, beniſſez la mémoire.

à Al-

à Alvarès.

Daignez servir de Pere à ces Epoux heureux :
Que du Ciel par vos soins le jour luise sur eux !
Aux clartés des Chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre Fils, & répare ma perte.

ZAMORE,

Je demeure immobile, égaré, confondu,
Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertu !
Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la Loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi :
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi,
Tant de vertu m'accable & son charme m'attire,
Honteux d'être vangé, je t'aime & je t'admire.

Il se jette à ses pieds. *

ALZIRE,

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux,
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous,

Entre

* Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrit pour son ennemi. Il commence à respecter le Christianisme : une conversion subite seroit ridicule en de telles circonstances.

Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle eſt devorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs....

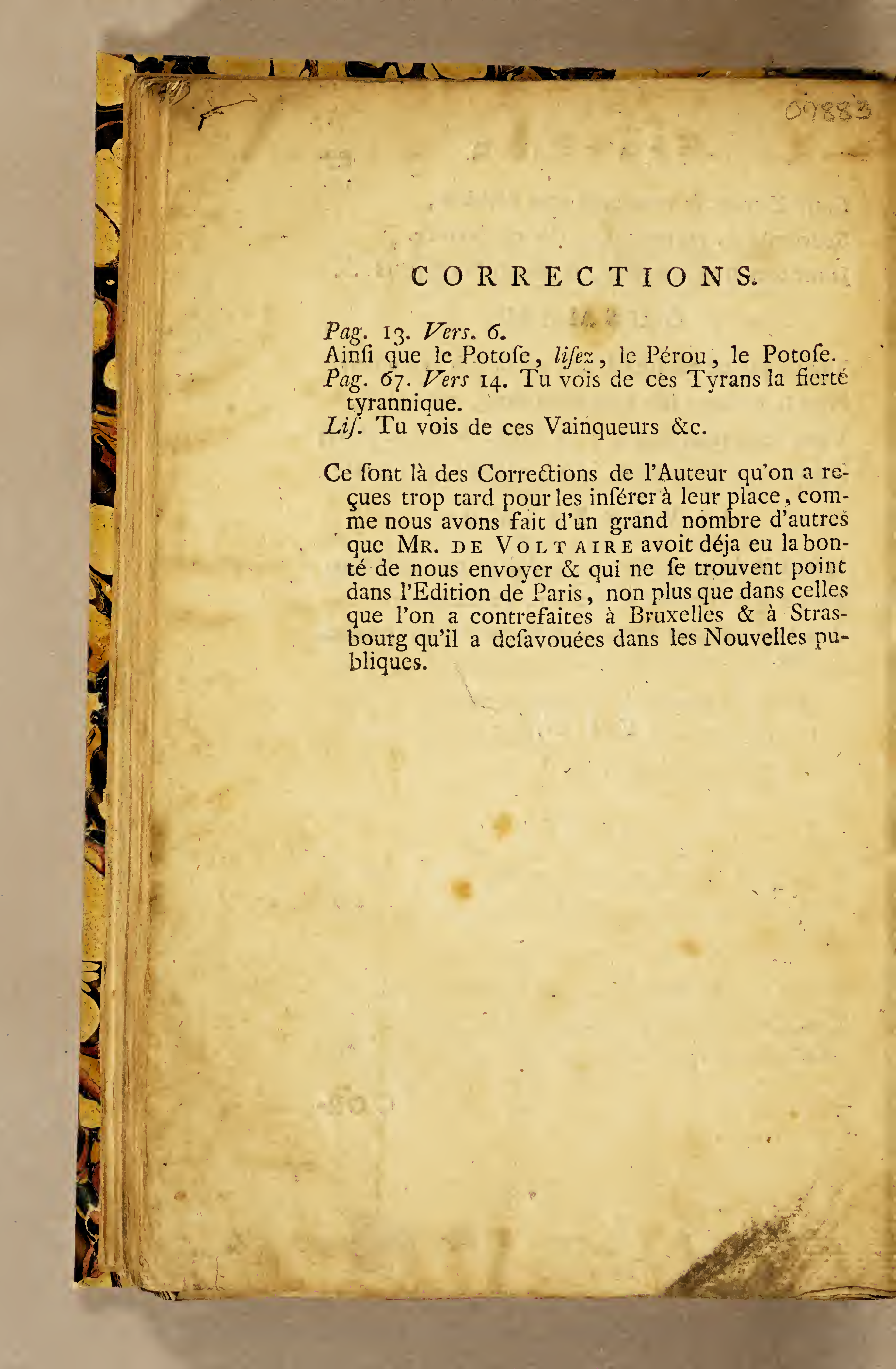
GUSMAN,

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la derniere fois approchez-vous, mon Pere,
Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous ſoit chere;
Zamore, ſois Chrétien, je ſuis content, je meurs!

ALVARES *à Monteze*,

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs,
Mon cœur deſeſpéré ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe, & qui pardonne.

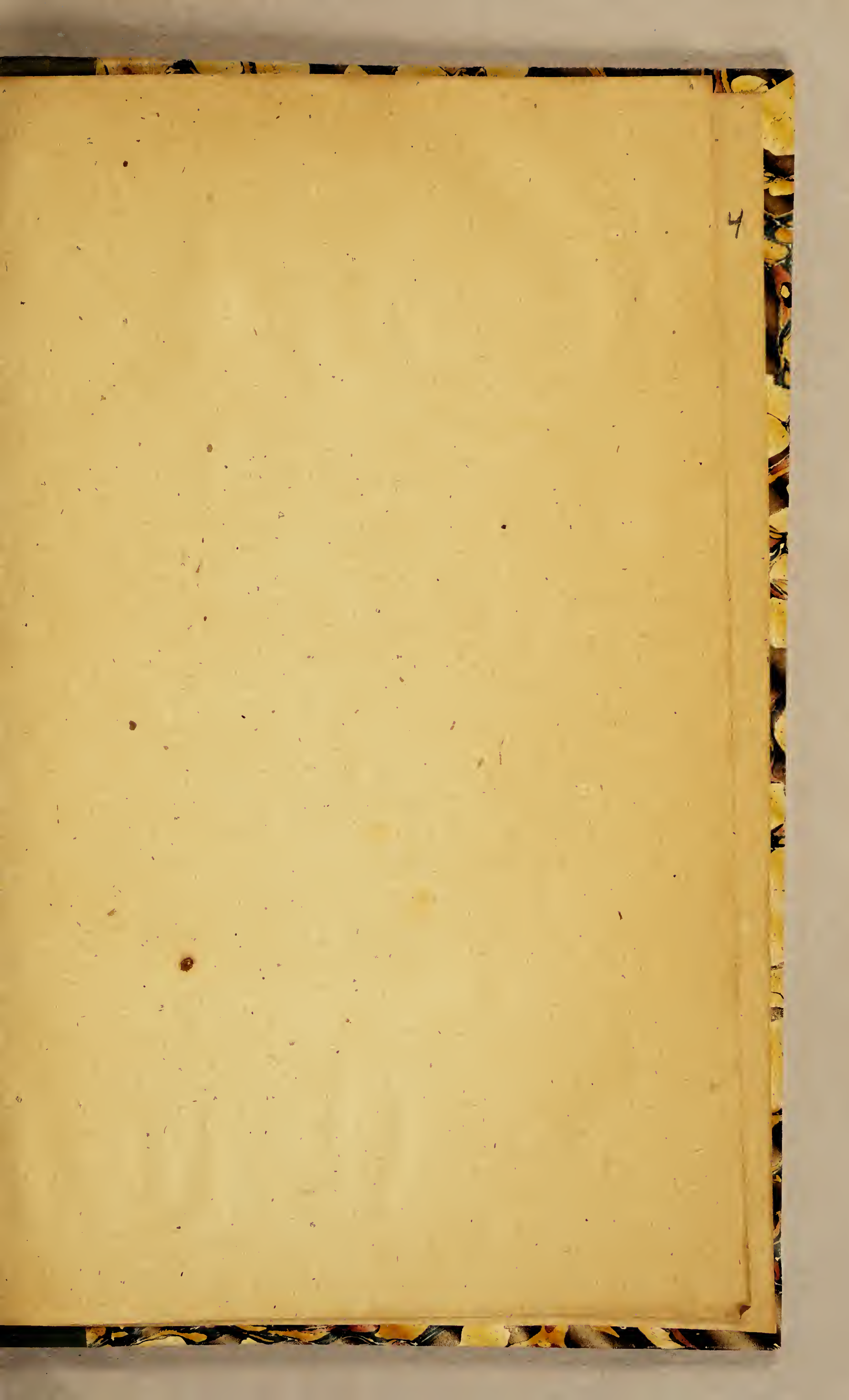
FIN.



CORRECTIONS.

Pag. 13. *Vers.* 6.
Ainſi que le Potoſe, *liſez*, le Pérou, le Potoſe.
Pag. 67. *Vers* 14. Tu vois de ces Tyrans la fierté tyrannique.
Liſ. Tu vois de ces Vainqueurs &c.

Ce ſont là des Corrections de l'Auteur qu'on a reçues trop tard pour les inſérer à leur place, comme nous avons fait d'un grand nombre d'autres que Mr. de Voltaire avoit déja eu la bonté de nous envoyer & qui ne ſe trouvent point dans l'Edition de Paris, non plus que dans celles que l'on a contrefaites à Bruxelles & à Strasbourg qu'il a deſavouées dans les Nouvelles publiques.


4

